

Ernesto Che Guevara

# Voyage à motocyclette

Traduit de l'espagnol (Argentine) par MARTINE THOMAS

Nouvelle introduction de Walter Salles

Préface d'Aleida Guevara

Traduites de l'anglais et l'espagnol par CALIXTA GRIGORIOU

# Du même auteur au Diable vauvert

JE T'EMBRASSE AVEC TOUTE MA FERVEUR RÉVOLUTIONNAIRE, lettres, 2021

Titre original : *Notas de Viaje*

ISBN : 979-10-307-0459-4

© Aleida March, 2003. Avec l'autorisation de Seven Stories Press, Inc.,  
le Centre d'études Che Guevara (Guevara Studies Center, La Havane, Cuba)  
et Ocean Press.

© Mille et une nuits, département de la Librairie Arthème Fayard, 2004,  
pour la traduction française

© Éditions Au diable vauvert, 2021, pour la présente édition

La première édition de ce texte a été publiée aux Éditions Austral en 1994.

Au diable vauvert  
La Laune 30600 Vauvert

[www.audiable.com](http://www.audiable.com)  
[contact@audiable.com](mailto:contact@audiable.com)

# Sommaire

Nouvelle introduction de Walter Salles .....	9
Préface d'Aleida Guevara .....	13
VOYAGE À MOTOCYCLETTE	
Entendons-nous bien ! .....	19
Prodromes .....	21
La découverte de l'océan .....	23
... Parenthèse amoureuse .....	26
Jusqu'à rompre le dernier lien .....	29
Contre la grippe : le lit .....	33
San Martín de Los Andes .....	39
Excursion circulaire .....	44
Sur la route des sept lacs .....	48
Et je sens déjà flotter ma grande racine libre et nue... et ...	52
Objets curieux .....	55
Les spécialistes .....	59
Les difficultés augmentent .....	62
La <i>Poderosa II</i> achève son périple .....	66

Pompiers volontaires, hommes	
à tout faire et autres balivernes .....	69
Le sourire de la Joconde .....	75
Clandestins .....	83
Cette fois-ci, c'est raté .....	87
Chuquicamata .....	92
Un kilométrage aride .....	96
Le Chili, c'est fini .....	100
Chili, coup d'œil éloigné .....	103
Tarata, le nouveau monde .....	107
Dans les domaines de la Pachamama .....	114
Le lac du soleil .....	120
Vers le nombril du monde .....	122
Le nombril .....	127
La terre de l'Inca .....	129
Le seigneur des tremblements de terre .....	138
Le fief du vainqueur .....	140
Cuzco tel quel .....	143
Huambo .....	147
Toujours plus au nord .....	155
À travers le centre du Pérou .....	158
Un espoir déçu .....	163
La ville des vice-rois .....	169
En aval d'Ucayali .....	179
La léproserie de San Pablo .....	186
Le jour de saint Guevara .....	189
La <i>Kontikita</i> se révèle .....	195
Vers Caracas .....	197
Cet étrange vingtième siècle .....	201
Annotation en marge .....	205

ANNEXE

Lettre de Colombie .....	211
Ernesto arrive à Miami et rentre à Buenos Aires .....	218
Itinéraire du voyage .....	221
Notices biographiques .....	224
Chronologie .....	227

# *Voyage à motocyclette,* ou la redécouverte de l'Amérique du Sud

Les premiers récits d'Americo Vespucci et Pedro Álvarez Cabral au début du xvi<sup>e</sup> siècle nous présentent l'Amérique du Sud comme un jardin d'Éden. L'Eldorado perdu, le *finis terrae* des Latins, prêt à être colonisé.

De cette contradiction initiale – comment soumettre un jardin d'Éden aux projets des envahisseurs européens ? – découlent la majorité des déséquilibres structurels du continent : le massacre des tribus indigènes ; l'immigration forcée et l'asservissement des Africains contraints à travailler sur des plantations monocultures ; le découpage hasardeux des terres en pays. Ce processus de colonisation, ancré par la violence et l'esclavage, a donné naissance à des sociétés dont les références reflètent essentiellement les croyances et les désirs européens.

*Janvier 1952*

Quand le jeune étudiant en médecine, Ernesto Guevara de la Serna (23 ans) monte derrière le biochimiste Alberto Granado (29 ans) sur une vieille Norton 500 dans l'espoir de traverser le continent sud-américain, leur compréhension du territoire se limite à ce que les livres d'histoire leur ont enseigné. « On en savait plus sur les Grecs et les Phéniciens que sur les Incas », avoue Granado avec humour. « On ne savait même pas où se trouvait précisément le Machu Picchu. » *Voyage à motocyclette* est à la fois une initiation à une géographie physique et humaine unique et originale, et le dévoilement d'une réalité jusqu'alors inconnue.

Contrairement aux histoires racontées par les colons, les carnets de voyage du jeune Ernesto commencent comme un récit picaresque, un clin d'œil à Cervantes, gagnant en profondeur alors que les deux aventuriers se heurtent à l'impure substance de la réalité latino-américaine. Quand les contradictions sociales et politiques commencent à se dévoiler, ce qui était au départ le journal d'un voyage à moto prend une tournure inattendue : il se transforme en rite de passage qui marque la prise de conscience progressive de deux jeunes sud-américains témoins pour la première fois des injustices et des inégalités de leur continent.

Ce changement devient palpable quand ils atteignent le Pérou et découvrent leur héritage andin et inca. C'est comme si, à cet instant, le cours de leur vie avait soudainement convergé avec l'Histoire avec un grand H, et c'est là que *Voyage à motocyclette* s'éloigne des récits de voyage classiques. Les deux hommes qui atteignent leur destination finale à la pointe nord du continent, au Venezuela, ne sont pas les

mêmes jeunes qui ont quitté leur Argentine natale.

Peu de récits offrent une telle expression de sensibilité au monde sans aucuns subterfuges. *Voyage à motocyclette* donne les clefs pour comprendre comment le jeune Ernesto est peu à peu devenu une figure politique dotée d'une rare compréhension des souffrances de ceux qui l'entourent – et des injustices structurelles qui causent ces souffrances.

*Voyage à motocyclette* permet de s'immerger dans le territoire comme si on le voyait de ses propres yeux. Ce qui en découle est une véritable et unique identité sud-américaine. Presque soixante-dix ans après avoir été écrits, les journaux de Ernesto Guevara continuent de présenter une réflexion fascinante et urgente sur ce qui est toujours perçu comme une ultime frontière.

Walter Salles,  
Réalisateur de *Carnets de voyage*

# Préface

Quand j'ai lu ces carnets de voyage pour la première fois, ils n'étaient pas encore sous forme de livre et je ne savais pas qui les avait écrits. J'étais bien plus jeune et je me suis immédiatement identifiée à l'homme qui racontait ses aventures de façon si spontanée. Bien sûr, en continuant ma lecture, j'ai compris qui était cette personne et j'étais heureuse d'être sa fille.

Mon but n'est pas de vous dévoiler ce que vous allez lire, mais je suis certaine que dès que vous aurez fini ce livre, vous aurez envie d'en relire certains passages pour les apprécier à nouveau, soit pour la beauté qu'ils décrivent soit pour l'intensité des sentiments qu'ils transmettent.

Par moments, je prenais littéralement la place de Granado sur la moto et m'agrippais au dos de mon père, voyageant avec lui par-delà les lacs et les montagnes. J'admets qu'à certaines occasions, je préférerais ne pas le rejoindre, notamment quand il parle de façon si imagée de choses

que je n'aurais moi-même jamais évoquées. Cependant, c'est dans ces moments-là qu'il révèle une fois de plus son honnêteté et son authenticité.

Pour tout vous dire, je dois avouer que plus je lisais, plus je tombais amoureuse du garçon que mon père avait été. Je ne sais pas si vous partagerez ce sentiment avec moi, mais au fil de ma lecture, j'ai appris à connaître le jeune Ernesto : l'Ernesto qui quitte l'Argentine avec un désir d'aventures et le rêve d'exploits personnels, et l'Ernesto qui, en découvrant la réalité de notre continent, gagne en humanité et se révéla comme être social.

Peu à peu, on perçoit des changements dans ses rêves et ses ambitions alors qu'il ressent de plus en plus la douleur et les angoisses des autres et autorise toute cette souffrance à faire partie de lui.

Le jeune homme qui, au début du livre, nous faisait sourire avec ses absurdités et sa folie, arrive à attirer notre attention sur le monde complexe de l'Amérique latine, la pauvreté de ses peuples et l'exploitation qu'ils subissent. Malgré tout, il ne perd jamais son sens de l'humour qui devient toutefois plus subtil, plus fin avec le temps.

Mon père, l'homme qu'il était à l'époque, nous montre une Amérique Latine méconnue, décrit ses paysages avec des mots qui colorent l'image, nous faisant voir les souvenirs imprimés sur sa rétine.

Sa prose est rafraîchissante, ses mots nous permettent de saisir des sons jamais entendus auparavant et nous plongent dans cet environnement qui a frappé par sa beauté et sa rudesse l'homme romantique qu'il était. Peu à peu, ses convictions révolutionnaires s'affirment et, sans

jamais perdre sa tendresse, il prend conscience que ce ne sont pas ses connaissances scientifiques de médecin dont les hommes humbles ont le plus besoin, mais bien de sa force et sa persévérance afin de provoquer le changement social qui leur permettra de retrouver leur dignité volée et souillée pendant des siècles. Ce jeune aventurier, doté d'une soif de connaissance et d'une grande capacité à aimer, nous montre comment la réalité, si elle est bien interprétée, peut émouvoir un homme au point de changer sa façon de penser.

Lisez ces carnets écrits avec tellement d'amour, d'éloquence et de sincérité, ces carnets qui m'ont, plus que toute autre chose, fait me sentir proche de mon père. J'espère que vous les apprécierez et que vous le rejoindrez dans son voyage.

Si vous avez un jour l'occasion de suivre réellement ses traces, vous découvrirez avec tristesse que les choses n'ont pas beaucoup changé, voire ont empiré, et c'est un défi pour tous ceux d'entre nous qui, comme ce jeune homme qui deviendra des années plus tard le Che, sont sensibles à la réalité qui frappe les plus démunis et s'engagent à créer un monde plus juste.

Je vous laisse maintenant avec cet homme que je connaissais et que j'aimais intensément pour la force et la tendresse dont il a fait preuve tout au long de sa vie.

Bonne lecture ! *Hasta siempre !*

Aleida Guevara March,  
Juillet 2003

# Voyage à motocyclette

# Entendons-nous bien !

Ce qui suit n'est pas le récit d'exploits fabuleux, ni, à proprement parler, un récit sur le mode « cynique ». En tout cas, tel n'est pas le propos. C'est un fragment de nos vies parallèles, au temps où nous parcourions ensemble un même bout de chemin, dans une communauté d'aspirations et de rêves. En neuf mois, bien des choses peuvent venir à l'esprit d'un homme, de la spéculation philosophique la plus élevée à l'envie terre à terre d'une assiette de soupe. Et cela, en totale harmonie avec le vide de son estomac. Et pour peu qu'il soit porté vers l'aventure, cet homme vivra des épisodes auxquels les autres s'intéresseront peut-être et dont le récit épars ressemblerait à ce genre de notes.

La pièce a donc été lancée, elle a fait plusieurs tours ; elle est tombée une fois sur « face », une autre fois sur « pile ». L'homme, mesure de toutes choses, parle ici par ma bouche et relate avec mes mots ce que mes yeux ont vu. Peut-être bien que sur dix « face » possibles, je n'ai vu qu'une fois le côté « pile », ou vice versa ; c'est probable et je n'ai pas

de circonstances atténuantes. Ma bouche transmet ce que mes yeux lui ont raconté. Que mon regard n'ait jamais été panoramique, mais toujours fugace et parfois peu équitable, et mes jugements trop catégoriques : d'accord, mais c'est là comme la résonance d'un clavier sous l'impulsion des doigts qui sont venus frapper ses touches, et cette impulsion éphémère est maintenant morte. Il n'y a personne à qui faire porter le chapeau. Le personnage qui a écrit ces notes est mort en foulant à nouveau le sol argentin, celui qui les met en ordre et les polit, ce « moi » n'est pas lui. Du moins il ne s'agit pas du même « moi » intérieur. Cette errance sans but à travers notre « Amérique Majuscule » m'a changé davantage que je ne le croyais.

Dans n'importe quel livre technique sur la photographie, on peut voir l'image d'un paysage nocturne où brille la pleine lune, avec un commentaire nous révélant le secret de cette obscurité en plein soleil. Mais la nature du bain sensitif qui recouvre ma rétine n'est pas connue du lecteur et je n'en ai moi-même qu'une vague intuition, si bien qu'on ne peut pas faire de corrections sur la plaque pour chercher le moment précis où l'image fut prise. Si je vous présente un paysage nocturne, que vous y croyiez ou non, peu importe, car sans connaître personnellement le paysage photographié par mes notes, vous aurez du mal à approcher une autre vérité que celle que je vous livre ici. Je vous laisse maintenant avec moi-même, ou celui que j'étais...

# Prodromes

C'était un matin d'octobre. Profitant du pont du 17, j'étais allé à Córdoba. Sous la treille de la maison d'Alberto Granado, nous avons pris du maté<sup>1</sup> sucré commenté les dernières nouvelles de cette « chienne de vie », tout en nous consacrant à la remise en état de la *Poderosa II*<sup>2</sup>. Alberto déplorait d'avoir dû abandonner son poste à la léproserie de San Francisco de Chañar et son travail si mal payé à l'Hôpital espagnol. Moi aussi, j'avais dû renoncer à mon poste mais, contrairement à lui, je m'en trouvais très heureux ; toutefois j'avais également quelques soucis, dont il fallait chercher l'origine dans mon esprit rêveur. J'en avais assez de la faculté de médecine, des hôpitaux et des examens.

---

1. Boisson légèrement excitante et très populaire au sud de l'Amérique latine. On l'obtient par infusion des feuilles de « l'herbe à maté » (*ilex paraguariensis*), cultivée en Argentine, au Paraguay et au Brésil. À l'origine, « maté » désigne en quechua la petitealebasse qui sert de récipient au liquide que l'on aspire par un petit tube métallique (N.d.T.).

2. *La Vigoureuse* (N.d.T.).

Portés par notre rêverie, nous sommes arrivés dans de lointains pays, nous avons navigué sur des mers tropicales et visité toute l'Asie. Et soudain, glissée en passant comme faisant partie de nos rêves, la question a jailli :

« Et si nous allions en Amérique du Nord ?

– En Amérique du Nord ? Comment ?

– Avec la *Poderosa*, mon vieux. »

Voilà comment fut décidé le voyage, un voyage que l'on a toujours mené en fonction du grand principe fixé à ce moment-là : l'Improvisation. Les frères d'Alberto se sont mis de la partie et chacun, par une tournée de maté, a scellé l'engagement inéluctable de ne pas flancher avant de voir nos désirs réalisés. Le reste n'a été qu'une suite monotone de tracasseries à la recherche de permis, de certificats et de documents, c'est-à-dire des moyens de franchir toutes les barrières que les nations modernes opposent à qui veut voyager. Pour ne pas compromettre notre prestige, nous avons décidé de n'annoncer qu'un voyage au Chili. Ma mission la plus importante était de réussir un maximum d'examens avant de partir. Celle d'Alberto, de préparer la moto pour un voyage aussi long et d'étudier l'itinéraire. Tout le côté « transcendant » de notre entreprise nous échappait alors, nous ne voyions que la poussière du chemin et nous-mêmes sur la moto, avalant des kilomètres dans notre fuite vers le nord.

# La découverte de l’océan

La pleine lune se profile sur la mer et couvre les vagues de reflets argentés. Assis sur la dune, nous regardons le continu va-et-vient avec deux états d’âme distincts : pour moi, la mer a toujours été une confidente, une amie qui engloutit tout ce qu’on lui raconte sans jamais révéler le secret confié et qui donne le meilleur des conseils : un bruit dont chacun interprète le sens comme il peut. Pour Alberto, c’est un spectacle nouveau qui cause ce trouble étrange dont on perçoit les reflets dans son regard attentif, lorsqu’il suit le développement des vagues qui viennent mourir sur la plage. À presque trente ans, Alberto découvre l’océan Atlantique et ressent à ce moment-là le côté transcendant de cette découverte qui lui ouvre des voies infinies vers tous les points du globe. Le vent frais emplit les sens d’atmosphère marine, tout se transforme à son contact, Come-Back<sup>3</sup> lui-même regarde, avec son étrange petit museau tendu, la ceinture argentée qui se

---

3. Nom donné au chien d’Ernesto Guevara pour des raisons sentimentales (N.d.T.).

déroule devant ses yeux plusieurs fois par minute. Come-Back est à la fois un symbole et un survivant. Un symbole des liens qui réclament mon retour, et un survivant à son propre malheur, à deux chutes de moto au cours desquelles il a valsé, enfermé dans son sac, au sabot d'un cheval qui l'a « ratatiné » et à une diarrhée tenace.

Nous sommes à Villa Gesel, au nord de Mar del Plata, chez un oncle à moi qui nous offre l'hospitalité, et nous faisons le bilan des mille deux cents kilomètres parcourus. Certes, ce sont les plus faciles, mais ils nous permettent néanmoins de mieux évaluer les distances. Nous ne savons pas si nous y arriverons ou non, mais nous sentons que le coût de l'opération sera forcément très lourd. Alberto se moque des plans de voyage qu'il a si minutieusement préparés et selon lesquels nous devrions déjà être près du but final, alors qu'en réalité nous démarrons à peine.

Nous quittons Gesel avec une bonne provision de légumes et de viande en boîte léguée par mon oncle. Il nous a demandé de télégraphier dès notre arrivée à Bariloche, si tant est que nous y parvenions, car il veut jouer le numéro du télégramme à la loterie, ce qui nous paraît excessif. Par ailleurs, d'autres nous ayant dit que la moto n'est qu'un bon prétexte pour faire du footing, nous avons la ferme intention de prouver le contraire. Mais une prudence naturelle nous retient et, même entre nous, nous taisons notre confiance mutuelle.

Sur la route de la côte, Come-Back révèle une nouvelle fois sa vocation d'aviateur et s'en sort à nouveau sain et sauf, malgré un choc terrible. La moto, très difficile à maîtriser à cause du poids qui repose sur le porte-bagages, derrière le

centre de gravité, se lève au moindre écart et nous catapulte au loin. Dans une boucherie sur la route, nous achetons un peu de viande à griller et du lait pour le chien qui n'y goûte même pas (ce petit animal commence à m'inquiéter, plus d'ailleurs comme être vivant qu'à cause des 70 *mangos*<sup>4</sup> que j'ai dû déboursier). Les grillades se révèlent être de la jument, une viande extrêmement sucrée, immangeable. Déçu, j'en jette un morceau : le chien se précipite dessus et l'avale en un clin d'œil. Étonné, je lui en jette un autre bout et l'histoire se répète. On arrête le régime lacté.

Au milieu du brouhaha formé par les admiratrices de Come-Back, j'entre ici à Miramar dans une...

---

4. *Mangos* : « balles » (N.d.T.).

## ... Parenthèse amoureuse

En fait, il n'entre pas dans le propos de ces notes de raconter l'étape de Miramar. Le chien y trouva une nouvelle famille dont l'un des membres était justement celle à qui son nom – Come-Back – était dédié. Le voyage y est resté en suspens, indécis, tout entier subordonné au mot de consentement qui me retiendrait.

Alberto voyait le danger et s'imaginait déjà seul sur les routes d'Amérique, mais il ne soufflait mot. Les enchères étaient entre « elle » et moi. Au moment de partir victorieux, le croyais-je, les vers d'Otero Silva résonnèrent à mes oreilles :

*Yo escuchaba chapotear en el barro  
Los pies descalzos  
Y presentía los rostros anochecidos de hambre  
Mi corazón fue un péndulo entre ella y la calle  
Yo no sé con qué fuerza me libré de sus ojos  
Me zafé de sus brazos*

*Ella quedó nublando de lágrimas su angustia  
Tras de la lluvia y el cristal  
Pero incapaz para gritarme : Espérame,  
Yo me marcho contigo !<sup>5</sup>*

Après cela, j'ai douté qu'un bout de bois ait le droit de dire : j'ai vaincu, lorsque la marée le jette sur la plage où il voulait arriver, mais ça, c'était après. Cet après n'intéresse pas le présent. Les deux jours programmés se sont étirés comme des élastiques jusqu'à devenir huit, et avec la saveur aigre-douce des adieux mêlée à mon invétérée mauvaise haleine, je me suis senti définitivement emporté par un souffle d'aventure vers des mondes qui me paraissaient plus étranges qu'ils n'étaient et dans des situations que j'imaginai beaucoup plus normales qu'elles n'ont été.

Je me souviens du jour où mon amie la mer décida de prendre ma défense et de me sortir des limbes où j'errais. La plage était déserte et un vent froid soufflait vers la terre. Ma tête reposait sur le giron qui m'assujettissait à ces contrées. Tout l'univers ondoyait en rythme, obéissant aux impulsions de ma voix intérieure ; j'étais bercé par tout ce qui m'entourait. Soudain, un souffle plus puissant altéra la voix de la mer. Je levai la tête en sursaut : ce n'était rien, juste une fausse alerte. De nouveau, j'appuyai mes rêves sur le giron caressant, et je recommençai à entendre l'avertissement de la

---

5. « J'écoutais dans le bateau / le clapotis des pieds nus / et je pressentais les visages assombris par la faim / Mon cœur fut un pendule entre elle et la rue. / Je ne sais avec quelle force je me suis libéré de ses yeux, / j'ai échappé à ses bras. / Elle est restée, noyant de larmes son angoisse / derrière la pluie et la vitre / Mais incapable de me crier : attends-moi / je pars avec toi ! »

mer. Son énorme arythmie martelait mon château et menaçait son imposante sérénité.

Nous avons eu froid et nous nous sommes mis à l'abri pour fuir la présence qui refusait de me quitter. Sur un petit bout de plage, la mer caracolait, indifférente à sa loi éternelle, et c'est là que naissait la note troublante, l'avis indigné. Mais un homme amoureux (Alberto emploie un adjectif plus savoureux et moins littéraire) n'est pas en état d'entendre les appels de cette nature ; dans l'énorme ventre de la Buick, mon univers, fondé sur un côté bourgeois, a continué à se construire.

Premier point du décalogue du bon coureur de rallye.

1) Un rallye a deux extrémités. Le point où on le commence et celui où on le termine ; si tu as l'intention de faire coïncider le second, théorique, avec le réel, ne t'occupe pas des moyens (puisque le rallye est un espace virtuel qui termine là où il termine, il y a toutes sortes de moyens et de possibilités d'en venir à bout, autrement dit, les moyens sont infinis).

Je me souvenais de la recommandation d'Alberto : « Ôte ce bracelet ou tu n'es plus toi-même. »

Ses mains se perdaient au creux des miennes.

« Chichina, ce bracelet... et s'il m'accompagnait pendant tout le voyage comme un guide et un souvenir ? »

La pauvre ! je sais qu'elle n'a pas pesé l'or, quoi qu'on en dise : ses doigts essayaient de palper l'amour qui m'avait poussé à demander ces carats. Du moins, je le crois sincèrement. Alberto prétend (non sans malice, il me semble) qu'on n'a pas besoin de doigts très sensibles pour palper la densité « 29 carats » de mon amour.